

Jean-Louis Rinaldini

L'angoisse et le discours du capitaliste

Les répercussions révélées par le Discours Capitaliste que Lacan propose dans les années 1970 sont considérables sur la structure sociale. Ainsi, dans l'écriture des quatre discours le premier rapport, qui désignait un locuteur représenté, témoigne maintenant d'une absence, d'un non-être. Le capitaliste est réduit à l'anonymat, il est non nommé, il boursicote, il joue du capital et peut jouir sans temps mort, sans entrave. Ce qui n'est pas sans effet : confère les récentes déconvenues de la Société Générale et du trader Jérôme Kerviel, et plus globalement la crise boursière. Où se terre donc la main invisible régulatrice des jouissances, des marchés ? Dans le Séminaire l'Angoisse, Lacan donne à l'angoisse, affect qui ne trompe pas, une fonction épistémique. L'angoisse est l'affect qui surgit dans la confrontation à l'Autre, en tant qu'on ne sait pas ce qu'il veut, qu'on ne connaît pas quel est l'objet qui l'anime, et l'angoisse révèle ce que le signifiant ne révèle pas.

Lacan aura exploré les formes que revêtent les affects. Citons la douleur d'exister, l'amour, la haine, l'ignorance, le deuil, la tristesse, l'ennui, la morosité, la colère, la pudeur, la honte, l'enthousiasme... et bien sûr l'angoisse.

Dans le discours courant, celui de toute personne qui se plaint d'insatisfaction par exemple ou de tristesse... pour cette personne il n'y a rien qui semble plus vrai que les affects. C'est-à-dire que tout un chacun considère que l'affect est vrai, et ainsi confond affect et vérité. Or, la thèse classique de la psychanalyse qui nous vient de Freud c'est que les affects ne permettent pas de s'orienter en analyse. Parce que pour Freud l'affect n'est pas refoulé ce qui est refoulé, ce sont les représentations, nous dirons les signifiants, ce qui implique que l'interprétation s'appuie sur ce que l'on tire du matériel des dits de l'analysant. Du coup, l'affect est considéré comme quelque chose qui se déplace et Lacan va l'énoncer en reprenant Freud, à savoir que les affects sont trompeurs. Ils sont trompeurs parce qu'ils se déplacent, ils glissent d'une représentation à l'autre, donc ils trompent sur leur cause, sur ce qui les lance, sur ce qui les fonde. Les affects sont menteurs. Sauf un : l'angoisse. L'angoisse affect qui ne trompe pas, ce qui veut dire que l'angoisse ne dérive pas dans la chaîne des dits ; c'est un affect arrimé, arrimé à ce qui le produit, que Lacan exprime en disant *pas sans objet* ou *l'Autre barré est à l'origine de l'angoisse*.

PREMIÈRE REMARQUE GÉNÉRALE

Les affects peuvent être approchés d'un point de vue historique.

Nous pouvons penser que les affects sont aussi vieux que l'humanité, qu'il y a une constance des affects, qu'il y a une historicité des

affects. L'angoisse est là sans doute depuis l'origine de l'humanité, comme la joie, le triomphe, la tristesse, il y a donc certainement une série d'affects qui sont transhistoriques, des constantes historiques. Mais sur la base de ces constantes, nous pouvons faire l'hypothèse qu'il y a des variantes suivant les époques. Dire « selon les époques », ça veut dire selon le discours de l'époque. Cela nous indique qu'une des origines des affects, c'est « le discours ». Le discours, c'est-à-dire pas le « blabla », mais au sens où Lacan a rebaptisé « discours », ce que Freud a appelé « civilisation », à savoir un type de lien social qui est organisé, ordonné par le langage, à partir des semblants.

Le discours est une organisation du signifiant en tant qu'elle a des effets producteurs d'un lien social. Une pratique du signifiant qui dériverait d'un lien social plutôt qu'elle ne le produirait, n'est pas un discours proprement dit. Pour qu'il y ait discours il faut que le lien social soit créé par le discours lui-même. Ce qui veut dire que le sujet mis en jeu par le discours ne choisit pas son discours, il ne peut pas décider de s'engager ni dans tel discours, ni de s'écarter de tel autre puisqu'il est comme l'émanation du discours. Ce qui nous conduit à dire qu'on ne peut pas parler de discours du psychotique ou du phobique ou de l'obsessionnel, puisque ce n'est jamais la création d'un lien social mais ce dont il s'agit c'est bien plutôt la perte de la réalité pour l'un, l'évitement des relations pour le deuxième ou la parole vide pour le dernier.

C'est donc de là que je partirai, les affects sont fonction du discours, dépendent du discours d'une époque. (*Voir Télévision AE p. 518*).

DEUXIÈME REMARQUE

La deuxième remarque d'importance c'est qu'un lien social est régulateur. De quoi ? Des corps. C'est la régulation par le langage des corps qui vivent ensemble, qui travaillent ensemble... Réguler les corps pour nous en psychanalyse ça veut dire réguler les jouissances. Il nous paraît évident de dire que le discours propose des objets qui causent nos affects. Le discours capitaliste propose des objets, ceux de la consommation. C'est un discours qui fabrique les objets de notre appétence, de nos émotions, de nos répulsions, etc., en gros on peut dire que l'axe sur lequel se développent nos affects du temps présent, c'est un axe satisfaction/insatisfaction et ce qu'il faut souligner c'est que satisfaction c'est du côté du « plus de jouir », et insatisfaction, du côté du « manque à jouir ». On n'insiste pas assez sur les deux lectures possibles qu'autorise le terme « plus de jouir » l'une dans le sens du plus (+) et l'autre dans le sens de plus (pas ou manque). Il me semble que Lacan dans les textes qui parlent du capitalisme souligne justement « le manque à jouir », la « production expansive du manque à jouir ». Alors qu'aujourd'hui lorsqu'on lit les textes qui s'adosent à cette idée de la « NEP » par exemple, il est frappant de remarquer que ce qui est d'abord souligné c'est l'idée d'une jouissance à rechercher que l'on voudrait de partout, à tout prix, illimitée. C'est à la fois vrai mais insuffisant de le formuler ainsi puisque ce qu'on entend aujourd'hui, c'est que « ça n'est pas ça », ça n'est pas ce qui comble, ce qui remplit qui va faire un rapport avec l'autre sexe. Le « Ça n'est pas ça » du séminaire « *Encore* » on l'entend dans toutes les bouches. La clameur que l'on entend de tous côtés aujourd'hui dans nos sociétés, relayée par les hommes politiques en campagne, qui consiste à récla-

mer « plus, plus, plus » se donne comme réponse au fait que l'on pâtisse du « moins, moins, moins ». Les deux choses sont strictement intriquées. C'est l'impuissance de la consommation à étancher l'appétence qui engendre l'insatisfaction et c'est l'insatisfaction qui engendre la réappétence et ainsi de suite... C'est un cycle infernal. D'ailleurs, Lacan a une très jolie définition du malaise, il dit « Le malaise, ça consiste à jouir du manque à jouir ! ». Alors ça complexifie les choses, car cela consiste à dire que la jouissance est partout. On pourrait presque dire qu'il y a une certaine ubiquité de la jouissance, puisqu'elle est là où on pense jouir et là où on pense ne pas jouir, on se plaint du manque, de la précarité, de la solitude, du trop d'effort, du pas assez de soutien, etc.

Dans le Séminaire *l'Angoisse*, Lacan donne à l'angoisse, affect qui ne trompe pas, une fonction épistémique. L'angoisse est l'affect qui surgit dans la confrontation à l'Autre, en tant qu'on ne sait pas ce qu'il veut, qu'on ne connaît pas quel est l'objet qui l'anime, et l'angoisse révèle ce que le signifiant ne révèle pas. L'angoisse peut être aussi la sensation du désir de l'autre.

Ainsi, avec le séminaire *l'Angoisse*, le signifiant n'est plus le seul vecteur de la révélation de l'inconscient. L'angoisse est aussi un révélateur de l'inconscient.

Et si vous lisez « *l'Angoisse* », il y a un petit paragraphe très intéressant, à la toute fin du Séminaire (p. 385 Seuil), où Lacan finit par conclure qu'entre Kierkegaard et Hegel, il faut choisir, et c'est tout choisi pour la psychanalyse... Pourquoi ? Parce qu'au fond Hegel a considéré que la dialectique de l'histoire, ça passait par le signifiant et que ça aboutissait éventuellement au savoir. Kierkegaard en revanche, avait eu le sentiment que l'angoisse avait une valeur de révélation existentielle et Lacan dit que Kierkegaard a raison en disant que l'angoisse révèle ce que le signifiant ne peut pas révéler.

L'angoisse est donc un affect. Un affect à la fois historicisé et inhérent au sujet. Mais elle n'en présente pas moins des conditions de discours. C'est à partir de ce point que je voudrais maintenant développer que l'angoisse est fonction du discours capitaliste dans le sens où la thèse de Lacan disant que dans le discours du capitaliste tout individu y est un prolétaire, qui n'a rien pour faire lien social, et bien cette thèse me semble concerner de très près l'angoisse de notre temps.

Il y a trois traits caractéristiques de notre époque que j'emprunte à Colette Soler :

L'homogénéisation à la place de l'universel.

C'est l'imposition du même qui s'appelle maintenant la globalisation. Il y a une tendance à l'homogénéisation de fait qui supplée au défaut de l'universel, lequel, lui, passe par le signifiant. L'homogénéisation de fait se réalise en imposant à tous les mêmes formes de satisfaction, les mêmes objets, à défaut des mêmes idéaux, une sorte de pousse-au-même.

La schizophrénisation.

Le deuxième trait concerne ce qui pourrait s'appeler un effet de schizophrénisation, c'est le trait du morcellement. En effet, les objets, les offres à jouir que fait le discours sont multiples. Non seulement ils sont multiples, mais il y a un pousse à la multiplication, au renouvel-

lement, à la recherche de nouveaux leurres du désir.

Le narcynisme :

Troisièmement, c'est ce que Colette Soler appelle joliment « le destin de solitude redoublée » lorsqu'elle parle de la solitude que programme le morcellement croissant des liens sociaux qui laisse chacun seul avec ses jouissances, ce qu'elle a appelé le régime du «narcynisme» par condensation entre narcissisme et cynisme. C'est-à-dire un régime qui se distingue à la fois du cynisme subversif qui était celui de Diogène dans l'antiquité, et du narcissisme des idéaux qui a traversé les siècles. Il semblerait en effet que faute de grandes causes collectives, religieuse, politique, sociale, chacun en est réduit à n'avoir de cause possible que lui-même, telle est, au fond, la définition de Narcisse : n'avoir de cause que soi-même. A cela s'ajoute que, faute de semblants consistants, chacun ne peut se promouvoir qu'en prenant appui sur ses modalités de jouissance, autrement dit sur son symptôme, et c'est là le cynisme : se servir de sa jouissance.

Au fond, les sujets aujourd'hui sont confrontés à un choix forcé : ou l'escabeau ou la dépression *a minima*.

La dépression *a minima*, c'est la morosité de l'époque. L'escabeau, c'est le terme que Lacan a produit en 1979 pour désigner la façon dont chacun, chaque sujet, Joyce éminemment, puisqu'il parlait de Joyce dans ce texte, la façon dont chacun se promeut, se fait valoir, se hausse, d'un cran, dans l'échelle de la notoriété, de l'importance etc.

Ces trois traits produisent leur effet d'affect.

Quelle est la structure du discours qui génère ces faits ? Nous pouvons les imputer à ce que Lacan entend par discours capitaliste qu'il écrit dans les années 1970.

Avant d'aller plus avant il convient pour ceux qui ne sont pas familiers avec ces écritures, de rappeler ce qui fonde la structure des discours tels que Lacan les a proposés, ce qu'on a coutume d'appeler les 4 discours+1(celui du capitaliste).

Je rappellerai trois points :

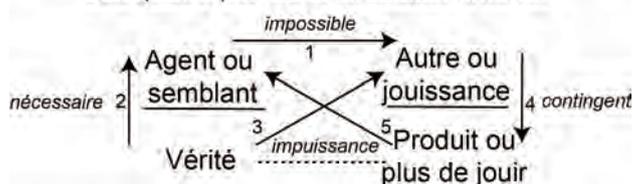
TOUT DISCOURS EST CONSTRUIT SUR L'IMPOSSIBILITÉ

C'est donc la butée de l'impossible qui permettra de parler de « discours ». Nous pouvons définir le discours comme un dispositif mis en place pour trouver la vérité, à condition qu'apparaisse l'impossibilité d'atteindre la vérité.

La preuve d'un discours c'est la *manifestation de son impossibilité*, c'est-à-dire son *impuissance*. Ainsi, les discours du maître, de l'universitaire ou de l'hystérique ne se reconnaissent pas en général comme discours.

Si nous décrivons d'abord de façon générale le *dispositif* du discours en général nous avons :

Les quatre places et circulation interne



Un *agent* qui agit sur l'*Autre*, d'où résulte un *produit* (« agent », « Autre », « produit » sont les noms de places attribuées par Lacan au dispositif en 1970, dans le Séminaire XVII et dans *Radiophonie*). Mais comme ce dispositif fonctionne *en lui-même*, et **qu'il en détermine les acteurs, plutôt que d'être déterminé par eux**, dès 1972 (séminaire XIX, ... *ou pire*) Lacan renomme en conséquence les trois places : l'agent est mieux nommé « semblant », l'Autre est mieux nommé « jouissance » et le produit est mieux nommé « plus de jouir ». En effet, le discours peut très bien se contenter de son propre fonctionnement et vivre de la pure jouissance de fonctionner pour fonctionner, le produit s'accumulant comme un « plus », un « plus de jouir » et cette accumulation *masque* l'impossibilité propre au discours.

Cette impossibilité ne se manifeste que si l'on met en évidence l'échec du dispositif par rapport à une quatrième place déjà nommée : la vérité.

Nous avons ainsi quatre places *réelles différenciées*. En reprenant les termes de 1970 :

1° L'*agent*, première place, ne contrôle jamais les raisons de son discours puisqu'il dépend fondamentalement du discours qui le fait être : la vérité de son acte se dérobe. Il se précipite ou mieux il est précipité dans l'acte du discours comme *semblant* (trajet 2) ; il n'y a donc pas de *discours qui ne serait pas du semblant*.

2° La deuxième place est celle de l'*Autre*, qui ne saurait en aucun cas être semblable à l'agent (autrement le lien social ne serait fondé que sur une réciprocité imaginaire). Mais il n'y a personne qui puisse tenir cette place de l'Autre. L'agent et l'Autre sont pris dans un lien impossible qui définit le désir inhérent à chaque discours. D'où découle qu'un grand Autre personnifié n'apparaîtra jamais que sous forme usurpée : « le » grand Autre n'existe pas. Le discours nous confronte à un autre grand Autre : l'Autre est un *lieu* occupé potentiellement par différents éléments particuliers, qui restent toujours impossibles pour l'agent du discours.

3° L'action de la première place sur la deuxième a une résultante : un *produit*, troisième place, qui s'inscrira en dessous du lieu de l'Autre.

4° Enfin, la *vérité* de l'agent reste inaccessible à celui qui se précipite dans l'action à partir du semblant ; il ne connaît pas la *vraie* raison de son discours. L'inaccessibilité de cette *vérité* comme quatrième place s'écrira en dessous de la première. Tout discours reste *impuissant* à saisir sa vérité.

Ces quatre places constituent le réel en tant que, par définition, elles reviennent toujours à la *même*... place dans chacun des discours différents.

LA CIRCULARITÉ ET L'ORIENTATION

Il y a une **circularité incomplète** (puisque la vérité ne reçoit aucun flux) et **orientée** entre ces 4 places. La vérité est le moteur sous-jacent de celui qui parle (trajet 2), elle peut aussi s'adresser directement à l'autre (au travers des manifestations de l'inconscient - trajet 3). Celui qui parle s'adresse à un autre (trajet 1), ce qui produit des effets (trajet 4). Cette production de discours peut également faire retour sur l'agent (trajet 5). Mais il n'y a **pas de corrélation entre la vérité et la**

production. Autrement dit, notre condition de parlêtre, d'être parlé, ne nous permet pas de faire coller « l'être du sujet » et ce qui est produit (l'objet).

STRUCTURE DU DISCOURS : LES QUATRE SYMBOLES, LES OCCUPANTS DE CES PLACES

Ils relèvent du symbolique et parcourent les différentes places réelles

S1 = *Est-ce un ?* Le (ou les, ça dépend du moment dans l'enseignement de Lacan)

Signifiant maître, qui représente le sujet pour tous les autres signifiants (il sera nommé trait unaire, "*manifestation la plus primaire du nombre*" SXVII, P. 184 → identité originelle, la loi, « *la marque pour la mort* »). **S1** est l'agent du dM.

S2 = *Est-ce deux ?* Le savoir, ce qui s'échange comme sens entre parlêtres. C'est ce qui donne sens après-coup au **S1** et qui sert de moyen dans la jouissance (Lacan écrira "*J'ouis-sens*"). *Le besoin de sens*, **S2**, est l'agent dans le dU (le socle du discours de la science).

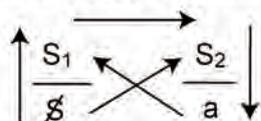
S = *Est-ce barré ?* Le sujet est barré car il est toujours aliéné par ses signifiants maîtres qui le représentent et qui proviennent de l'Autre. **S barré** est l'agent dans le dH.

a = petit a. L'objet cause du désir ou plus-de-jouir. Représente l'objet fondamentalement perdu (effaçons du sujet : sein-merde-regard-voix), le manque, le reste, la mémoire, à récupérer au travers du dispositif psychique de **la fiction**. **a** est l'agent dans le dA.

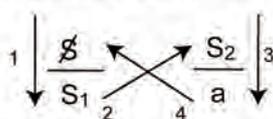
LE DISCOURS DU CAPITALISTE (DC)

Ce qui nous intéresse c'est donc le discours du capitaliste qui est une version du discours du maître.

Le discours du Maître



Le discours du capitaliste



Le dM (envers du dA) correspond à une des trois « missions impossibles » freudiennes : gouverner. Le dM représente la structure du parlêtre : *Un signifiant (S1) se définit de représenter un sujet (S) pour un autre signifiant (S2)*. Cette structuration de l'aliénation signifiante inconsciente du sujet figure également le ressort de la servitude au politique. Dans la dialectique du maître et de l'esclave (hégélianisme de Lacan), le Maître antique (le premier rapport **S1/S**) soumet sa parole (la Loi) à l'esclave (le second rapport **S2/a**), il le nomme : « *Tu es cela* ». Cette fonction de nomination peut-être par exemple jouée par le Père pour l'enfant. Opération qui induit la castration du sujet. L'assujettissement au Maître met au travail le savoir-faire (**S2**) de l'esclave («...*un vrai maître ne désire rien savoir du tout, il désire que ça marche* » Séminaire *L'envers de la psychanalyse*, P. 22-24), le produit qui en résulte, fait sens après-coup sur le Maître ; Maître qui en profite pour extirper, pour dépouiller l'esclave de son savoir, de son **savoir-faire**. L'analogie entre les avatars du petit d'homme et ce qui relève de la

Kultur, du politique, semble évidente.

Pour caractériser le dC, Lacan propose d'inverser le premier rapport **S1/Sbarré** du dM, par la même occasion, il inverse le sens du « flux », ce qui annule le trajet de l'agent vers l'autre (Trajet 1 dans les quatre discours).

Cette permutation/annulation singularise le dC car :

1° La circularité entre les places devient complète et infinie ($\$ \rightarrow S1 \rightarrow S2 \rightarrow a \rightarrow S \text{ barré} \rightarrow S1 \rightarrow S2 \rightarrow a \dots$) Il n'y a plus d'impossibilité, toutes les places sont en position de réception (même celle de la vérité).

2° L'objet et le sujet ne sont plus séparés (trajet 4). Le fantasme pourrait donc se réaliser, un fantasme de nature sadienne \rightarrow fétichisation de l'objet, de la marchandise. Les reality-shows (La ferme aux célébrités,...), les émissions de jeu (Le maillon faible, Pelle ou Râteau,...) mettent en scène les fantasmes pervers de tous poils (sadisme de l'animateur, des "concurrents", voyeurisme du spectateur...).

3° Le sujet \$, (mais l'est-il encore véritablement ?) n'est plus représenté. Déssubjectivation du discours, être non assujetti – ce qui est paradoxal pour un Sujet – qui l'autorise à se croire libre radicalement et à s'autonomiser absolument, il devient maître des signifiants qu'il produit (trajet 1 : Y a-t-il encore un possible pour l'impuissance ?) et des signifiants qu'il échange (trajet 2).

Les répercussions révélées par le dC sont considérables sur la structure sociale. Ainsi, le premier rapport, qui désignait un locuteur représenté, témoigne maintenant d'une absence, d'un non-être. Le capitaliste est réduit à l'anonymat, il est non nommé, il boursicote, il joue du capital et peut jouir sans temps mort, sans entrave. Ce qui n'est pas sans effet : confère les récentes déconvenues de la Société Générale et du trader Jérôme Kerviel, et plus globalement la crise boursière. Où se terre donc la main invisible régulatrice des jouissances, des marchés ? Par ailleurs, ce sujet « assujetti à rien », le capitaliste, ne s'adresse plus à l'autre, le prolétaire, qui, à l'instar de l'esclave produit l'objet a, le plus-de-jouir (trajet 3), qui lui sera soutiré sous forme de plus-value capitaliste (SXVII, P. 207, «...le point le plus important est qu'à partir d'un certain jour, le plus-de-jouir se compte, se comptabilise, se totalise. Là, commence ce que l'on appelle accumulation de capital. »). Mais à la différence de l'esclave, le prolétaire, par le biais (billet) de l'acte de consommation prôné par le système néo-libéral, peut récolter une partie du fruit de son travail sous forme de plus-de-jouir, de gain de jouissance.

Dans le discours du maître comme discours de départ la question n'était pas seulement qu'il y avait d'abord le signifiant maître, c'est qu'il y avait une place d'où ça commande, et une autre où vient l'effet de production. Dans ce discours-là, le discours capitaliste, il n'y a plus de place de commandement, il n'y a plus de place de produit. Vous le voyez, on peut dire aussi bien, pour commenter le schéma, deux choses tout à fait contraires. On peut dire premièrement que le sujet, avec sa barre qui représente son manque insondable, commande, comme dans l'hystérie, pour produire le plus-de-jouir via la chaî-

ne signifiante. Et on dirait alors : « voilà un sujet maître... ». Mais je peux dire exactement le contraire : je peux dire que les objets commandent au sujet, puisque le circuit des flèches est un circuit continu, sans point d'origine et sans rupture. C'est cela l'important dans le discours capitaliste, et c'est bien pourquoi, d'ailleurs, Lacan dit dans *Radiophonie* (AE p 434-435) que c'est aux objets de la production, beaucoup plus qu'au maître, que les sujets devraient demander compte de l'exploitation qu'ils subissent. C'est dire qu'il introduit l'idée de sujets exploités par les objets, les objets qu'ils font produire en circuit fermé, dans un cycle sans fin, où il n'y a pas le hiatus, présent dans tous les autres discours, entre la jouissance produite et la vérité de la jouissance.

En outre, avec la distinction des places disparaît le lien social. En effet, tous les discours sauf celui-là, reposent sur des couples signifiants qui ordonnent le couple des êtres.

Dans le discours du maître, nous avons le couple du maître et de l'esclave. Sur le même modèle, vous pouvez avoir homme/femme et pourquoi pas, c'est un ordre possible, vous pouvez avoir parent/enfant, etc.

Dans le discours de l'hystérique, il y a un couple, l'hystérique et le maître, dans des formules diverses, les mystiques et la kyrielle des représentants de Dieu et Dieu lui-même, et puis le névrosé du XIXe siècle et le médecin.

Dans le discours universitaire aussi vous avez un grand couple : le professeur et l'élève, que Lacan a décliné sous des formes amusantes, des *sciants* et des *sciés*, le couple des savants et des astudés.

Enfin, le couple analyste/analysant, bien particulier.

Alors que dans le discours capitaliste contemporain, il n'y a plus de couple, il y a seulement le sujet et ses objets bien qu'il soit difficile de dire ses objets, ce sont plutôt les objets qu'on lui fourgue, dont le discours le tente.

C'est ce qui fait que Lacan peut dire, dans les années 75, je crois : « *On a une voiture comme une fausse femme* ». En effet, le discours capitaliste fait rentrer même le partenaire sexuel dans la série des valeurs d'usage et d'échange. Dans la théorie marxiste, il y a cette opposition de notions entre la valeur d'usage et la valeur d'échange, même s'il est assez difficile de marquer une frontière précise. On voit cependant que le discours capitaliste défait la seconde, la valeur d'échange, au profit de la première, la valeur d'usage. Ça veut dire en même temps que le lien social entre les parlêtres est défait au profit de ce rapport aux objets, qui en quelque sorte réalise les fantasmes. D'où la formule que Lacan propose en 74, dans « *La troisième* » (Lettres de l'École freudienne n° 16 p. 177-203), lorsqu'il dit « *tous prolétaires* », chacun avec tous ses objets, n'ayant rien pour faire lien social.

Pourquoi a-t-il dit « *tous prolétaires* » et pas « *tous capitalistes* » ? C'est une formule qui défait l'idée qu'il y aurait d'un côté les capitalistes et de l'autre les prolétaires, le corps des capitalistes et le corps des prolétaires. Marx avait eu l'idée que le capitalisme était une forme du discours du maître. Il ne le formulait pas en ces termes, parce qu'il ne parlait pas du discours, mais il a quand même conçu la lutte des classes comme un lien social entre d'un côté l'ensemble des capitalistes et de l'autre l'ensemble des prolétaires, comme variante donc du maître et de l'esclave. Le prolétaire étant la variante moderne et industrialisée de l'esclave antique et le capitaliste la variante du maître.

La thèse de Lacan pousse plus loin, à son paroxysme la position de Marx. En effet Marx a pensé la plus-value comme l'objet cause du désir du capitaliste, et il a rêvé d'un homme nouveau, qui aurait une autre cause. En stimulant la conscience de classe, en révélant aux exploités que la plus-value leur est soustraite, il l'élève pour eux au statut d'objet perdu mais aussi comme objet à récupérer. Ainsi, la plus-value devient-elle, chez Marx, l'objet, la cause du désir de toute une économie, pas seulement du capitaliste, mais de tous, prolétaire inclus.

Et ce que semble dire Lacan avec son *tous prolétaires* c'est que le capitaliste lui-même tombe sous le coup de son discours et qu'en dépit de toute accumulation de biens, il n'est pas moins un dépossédé : un dépossédé du lien social.

Est-ce que les conjonctures majeures de l'angoisse aujourd'hui ne se réfèrent pas à ce statut du prolétaire, toujours dépossédé, toujours plus exilé du lien social, ou toujours menacé de l'être ?